

Quelqu'un a pris ma main.

Remonte le long du bras, s'attarde dans le creux du cou,
chemine sur mes courbes, hésite aux croisements.
Comme dans les allées du jardin dont il a poussé la porte,
laissée entr'ouverte.

Léger grincement.
Frôlement dans l'herbe sèche.
Crissement du gravier.
Présence sans corps.

Quelqu'un sculpte ma peau.
Pétrit mon grave.
Dégage mes harmoniques.
M'enveloppe de mots.

A distance.

Quelqu'un.

Parfois m'effleure l'épaule. Indique une sente à peine
esquissée au travers d'un paysage mille fois parcouru.

Quelqu'un a traversé mon tympan.

Rocailles broyées dans le fond de la gorge.
Rires sur les lèvres, yeux plissés
dans le visage dessiné au burin.

Paroles

des crevasses calcaires d'où surgissent des
cascades hurlantes, comme des bœufs,
des plateaux arides où siffle le vent sur l'herbe
rase, cachée dans les murettes,
des terres, rouges comme le sang séché,
fuies, il y a longtemps,
dans l'espérance d'un monde plus tendre.

Paroles

d'une guerre de tranchées,
dans un pays de pluies et de boues grasses,
d'une blessure salvatrice et libératrice.

Quelqu'un suit les volutes de la fumée.

L'odeur précède la vue et la voix.

La fumée virevolte, touche à tout,
la peau et le papier, le tissu et la chevelure.

Envahit les pores, les bronches, s'infiltrer
entre les neurones, quand elle est absente.

Elle se cache entre les pages des livres et
ressort,
à l'improviste,
têtue,
souvent inopportune,

redonnant corps à quelqu'un qui l'a trop longtemps suivie.

Point incandescent parmi les ombres du crépuscule.

Quelqu'une se cache derrière mon ombre
comme un double insécable.

Face au soleil, peau exposée, jouissante des rayons,
de la chaleur, de l'air vibrant et parfumé,
derrière moi, étais solide, légère et discrète.

Aux détours de mes cheminements errants,
devant moi, sombre sur la terre claire,
miroir perpendiculaire.

allongée ma jumelle inversée.

Alors les incertitudes qui, nez au vent, me faisaient valser
d'une idée-l'autre, d'une rencontre-l'autre,
les incertitudes se précipitent, se cristallisent,
me figent,

dans un effroi que je crois toujours éternel.

Quelqu'unes m'ont tendu des plantes magiques.

Des pissenlits, jeunes et croquants. Amers.
Du persil âcre et de l'oseille acide.
Des groseilles rouges et acidulées.
Des framboises juteuses, et des fraises en abondance,
planquées sous les feuillages.

Quelques unes m'ont fait des gaufres craquantes, des crêpes
sucrées et même des flans au potiron.

Pain dans le four banal, pain dans le four ménager.

Confitures de baies ramassées dans les haies.
Gelée anglaise, rose et pistache flageolante.

Moi, lèvres barbouillées, mains tachées.
Elles, chignons bien tirés, regards de bonté.

Je me souviens de leurs pas
très lents, si lents.